Foe de J.M. Coetzee (1986), réécriture de *Robinson Crusoe* de D. Defoe (1719) : Révision postmoderne de « l'attitude » de la Modernité

Eileen Williams-Wanquet,
Professeur des Universités
Etudes du Monde Anglophone
CRLHOI/CCLC, EA 4078
Université de La REéunion

La conception que l'on se fait de l'identité personnelle mobilise la pensée philosophique anglaise depuis au moins le XVIIe siècle. Alors que pour John Locke l'identité personnelle est fonction d'une permanence qui s'établit dans le temps, pour David Hume l'identité personnelle, est avant tout fictive, car elle résulte de la subtile connivence de la mémoire et de la fabulation, étant le résultat de la « mise-en intrigue » de faits remémorés par un « sujet ». Deux siècles et demi plus tard, Paul Ricœur, dans *Soi-même comme un autre,* résume cette controverse : il oppose les notions d'identité comme *idem* et identité comme *ipséité* et postule que l'identité narrative n'échappe pas à la narrativisation. Or, la conception que l'on se fait de l'identité personnelle dicte la construction rhétorique du soi.

Je voudrais montrer que la perception de l'identité personnelle qui sous-tend le roman *Robinson Crusoe* de Daniel Defoe est le véritable objet de sa ré-écriture par le sud-africain John Maxwell Coetzee dans son roman intitulé *Foe*. Je postule que *Robinson Crusoe,* qui s'attache à la vérité d'une vie racontée, privilégie l'identité comme *idem*, alors que *Foe,* qui perçoit l'identité comme fonction du discours, met en avant l'identité comme *ipsé.*

Or, ce n'est pas un hasard si Coetzee reprend une œuvre qui fait partie du patrimoine culturelle de notre société occidentale moderne : en effet, *Robinson Crusoe,* publié en 1719 et qui a été qualifié de « texte interpellatif » du dix-huitième siècle, coïncide avec la Modernité. Ce n'est pas un hasard non plus si la réécriture de Coetzee, publié en 1986, coïncide avec la Postmodernité. Mon hypothèse est donc que *Robinson Crusoe* et *Foe,* à travers les perceptions de l'identité qui les sous-tendent, transmettent l'hypotexte diffus de ce que Michel Foucault a appelé « l'attitude » (la façon de considérer le rapport du sujet humain à lui-même, à l'autre, au monde) de leurs époques respectives. Alors que *Robinson Crusoe* transmet l'attitude de la Modernité, qui a mis en avant la rationalité et la subjectivité comme principes fondamentaux fondés sur le primat d'une présence (ou « signifié ») transcendantale originelle, *Foe* fait partie d'une tendance littéraire postmoderne des années 1980-1990, qui allie éthique et esthétique pour remettre en cause les présupposés philosophiques de la Modernité.

La relation hypertextuelle entre les deux romans, qui est clairement signalée par de nombreuses références intertextuelles, n'est pas une relation d'imitation, mais plutôt de transformation, et s'apparente à ce que la critique canadienne, Linda Hutcheon appelle *modern parody* ou *extended repetition with a critical distance*. Loin d'être d'un jeu de langage abstrait, la réécriture de Coetzee « déconstruit » le roman de Defoe, démasque les structures idéologiques qui y sont dissimilés. En réécrivant l'histoire du naufragé de Defoe, Coetzee le soumet à un nouvel éclairage. Il s'agit de ce que Gilles Deleuze nomme une « répétition ontologique », qui offre de revoir une même histoire à la lumière d'une logique différente, de faire « re-signifier » les faits, comme le dirait Judith Butler. Les différences entre les deux romans reflètent alors le changement qui s'est opéré dans la perception de l'identité personnelle entre 1719 et 1986. La réflexion qu'offre le roman de Coetzee sur les relations entre subjectivité, origine et narration, remet en cause toute une métaphysique de la

Modernité centrée sur l'identité du sujet. Cette remise en cause s'opère autant par la technique narrative que par le contenu thématique.

Robinson Crusoe, autobiographie fictionnelle, décrit les événements qui ont contribué à la construction d'une identité personnelle qui coïncide avec elle-même, qui se maîtrise et qui maîtrise le monde qui l'entoure. A l'inverse, *Foe* se concentre plutôt sur la manière dont cette identité a été imaginée à travers la narration de faits remémorés, retransmis et remodelés. *Foe* veut créer l'illusion de précéder la publication de *Robinson Crusoe*, dans la mesure où ce roman, écrit plus de deux siècles après son hypotexte, a pour sujet la manière dont les faits de la vie de Robinson ont été retranscrits. *Foe* rêve un futur antérieur et la *mimesis* devient *muthos* : *Foe* montre que *Robinson Crusoe* n'imite pas la vie du héros, mais la reconfigure. Pour opérer ce glissement de l'*idem* vers l'*ipse*, Coetzee modifie le titre, les personnages, la structure et la voix et le point de vue du roman de Defoe.

Comme pour souligner que son roman n'est plus centré sur l'histoire du héros mais sur la narration de cette histoire, le titre de Coetzee remplace le nom du héros, Robinson Crusoe, par le nom de l'auteur, Foe — « Foe » étant le nom originel de Defoe. Le naufragé de Coetzee se nomme « Cruso », écrit sans le « e » final (je me référerai au héros de Defoe comme « Robinson » et au personnage de Coetzee comme « Cruso »). Le naufragé n'est plus solitaire : Coetzee ajoute un troisième personnage, un personnage féminin du nom de Susan Barton, qui échoue sur l'île où se trouvent déjà Cruso et son esclave, Friday. Le pourcentage d'espace textuel accordé au récit de la vie sur l'île est inversé. Alors que dans *Robinson Crusoe*, l'histoire principale des vingt-huit années passées sur l'île déserte par le héros occupe 75% de l'espace textuel, dans *Foe*, seulement la première partie du roman, qui ne comprend que 25% du récit, raconte la vie sur l'île, alors que les 75% restants concernent la lutte entre Susan et un auteur, dénommé Mr Foe, pour la paternité de l'histoire de Cruso, décédé lors du trajet de retours vers l'Angleterre.

Les techniques narratives des deux romans reflètent les perceptions de l'identité typiques de leurs époques respectives. Dans le roman de Defoe, le héros éponyme, clairement situé dans le temps et dans l'espace, raconte l'histoire chronologique de sa vie, dans laquelle est enchâssé son journal. Robinson n'accorde ni voix ni de point de vue à Friday, se contentant de citer les quelques balbutiements de ce dernier en anglais. Il n'y a aucune voix ni de présence féminine dans la partie principale de l'histoire qui se situe sur l'île. Il s'agit de ce que Dorrit Cohn appelle « auto-récit », une « forme de discours autonome », « apparemment spontané », qui ne passe pas par la médiation d'une voix narrative, et dans lequel le protagoniste est une version passée du narrateur lui-même, dont les faits, pensées et sentiments de jadis doivent être-présentés en tant que souvenirs et verbalisés par lui-même. L'autobiographie fictive de Robinson garantit donc un accès « direct » à son auteur, et l'origine de la voix narrative qui se raconte est clairement l'ego transcendantal avec ses notions de centre, d'origine, d'essence, de manifestation immédiate de soi à soi.

Or, le roman de Coetzee brouille l'origine de la voix narrative par une technique narrative complexe, remettant en cause par là-même, la relation directe entre une présence originelle et l'histoire de sa vie, pour finalement inverser le schéma et faire primer le signifiant sur le signifié. Robinson perd sa voix au profit d'une voix féminine, qui dit « je » à sa place. Susan raconte son arrivée sur l'île, sa rencontre avec Cruso et Friday, leur vie à trois sur l'île, puis sa vie en Angleterre avec Friday et sa relation amoureuse avec un auteur dénommé Mr Foe. Elle transmet l'histoire par écrit à Mr Foe, afin qu'il puisse la transformer en roman. Quant à Friday, son absence de voix est représentée par le fait qu'on lui a coupé la langue. Dans les dernières pages du roman, la voix revient à un « je », qui pourrait être Foe ou Defoe ou Coetzee lui-même ou un mélange de tous ces auteurs, et qui commence à ré-écrire le récit de Cruso transmis à Mr Foe par Susan. Le récit emprunte alors au réalisme magique

pour revenir sous la mer autour de l'île et rendre la parole finale à Friday, dont la voix sans mots s'échappe à travers son interlocuteur pour se fondre à l'Histoire. Ainsi, Cruso n'est plus le père originel de son récit identitaire, le sujet devient le produit du langage, et l'écriture la destruction de toute voix originelle.

Cette remise en cause de la notion d'une identité naturelle ou spirituelle de l'homme entraîne une crise de la *mimesis*, dont la dimension expressive et référentielle devient problématique, la crise postmoderne du sujet et celle de la mimesis relèvant de la même logique. Les notions de sujet autonome, de réalité stable et de vérité unique s'effondrent ensemble, invalidant l'utopie réaliste d'une transparence immédiate entre signifiant et signifié.

Le roman de Coetzee offre une réflexion sur la notion de vérité, qui n'est jamais remise en question par Defoe. Les faits de la vie sur l'île, tels qu'ils sont racontés par Susan, varient de manière significative par rapport à que ceux que décrit le héros de Defoe. La Nature sur l'île de Cruso est bien plus hostile que celle décrite par Robinson. Cruso est bien moins héroïque que Robinson. Il est clair que Robinson, archétype de l'individu moderne, modèle de la bourgeoisie libérale en Europe — optimiste, énergique, actif, confiant, autonome, travailleur, discipliné, économe, productif, courageux, persévérant, etc. — adapte son récit à l'image du sujet de la Modernité, qui, aidé par Dieu, est maître de lui-même et du monde qui l'entoure. En survivant colonial, maître de lui-même et d'une Nature bienveillante, il s'approprie l'espace et y reproduit sa civilisation. En transformant Robinson en vieil homme désespéré, fataliste, léthargique et malade, qui subit les aléas de la Nature et du hasard, Coetzee déconstruit l'idéologie sous-jacente à l'histoire de Defoe.

De plus, la notion de « vérité » devient une thématique lancinante du récit de Susan, qui affirme à répétition, comme pour s'auto-persuader, qu'elle dit « la vérité », qui d'ailleurs lui échappe de plus en plus. Non seulement sa version est différente de celle Cruso, mais les histoires que le naufragé lui raconte varient tellement que la frontière entre vérité et mensonge se brouille. Elle conclut qu'il est impossible de dire la vérité : l'histoire de Cruso est mêlée à celle de Friday qui est muet, la mort a privé Cruso de voix, son histoire est retransmise par plusieurs filtres, le langage n'est pas neutre — le récit de vie de Cruso est une réalisation mouvante chaque fois renouvelée.

La question de savoir comment nous construisons notre identité devient la thématique principale du texte, reflétant la remise en perspective postmoderne de l'histoire. Coetzee montre qu'un roman n'est pas seulement une mise en forme du pur événementiel ; il s'agit aussi de dégager des lignes de force, une thématique, un réseau d'unités signifiantes. Le récit autoréflexif de Susan est ponctué de métacommentaires concernant la manière dont on raconte l'histoire d'une vie. Elle s'aperçoit que la mémoire de Cruso est sélective et qu'il ment pour agrémente son récit. Ces « faits bruts », qui déjà ne correspondent pas toujours à la « réalité », doivent ensuite être mis en forme par le narrateur. Susan s'aperçoit alors qu'il y a une grande différence entre « vérité » et « substance », autrement dit entre les faits et leur mise-en-intrigue, entre *mimesis* et *muthos*. Et Mr Foe lui explique qu'un auteur doit aussi divertir le lecteur et ajouter une morale. Les faits bruts sont ainsi soumis au prisme de l'idéologie, puisqu'aucune histoire n'est indépendante de son contexte. Le sujet non seulement s'invente, mais aussi, et surtout, se déguise, se dissimule. Il ne le fait même pas en toute liberté, car il est inconsciemment conditionné par l'amont et l'aval du texte, par l'idéologie qui l'entoure.

Ainsi Coetzee ne se contente pas de déconstruire le récit identitaire de Robinson pour mettre en lumière son aspect mythique, montrant à quel point Robinson incarne le mythe du sujet cartésien et kantien engendré par ce que Jean-François Lyotard a nomme « métarécit »

universelle et optimiste de la modernité. En subvertissant ce mythe de l'individu libre, raisonnable et maître de son récit identitaire, la réécriture de Coetzee s'inscrit dans la remise en cause postmoderne les notions d'universalisme, de fondamentalisme et d'essentialisme qui sous-tendent la perception moderne de l'identité. Au vieux sujet transcendantal est opposé un sujet aux contours flous et mouvants, qui est le produit du discours, l'identité individuelle étant subordonnée à sa narration.